



"J'écris à 90 % à la main"

Avec vos textes plus poétiques, vous avez pris le contre-pied de groupes comme IAM ou NTM. Les rappeurs plus "virulents" considèrent à l'époque que vous n'êtes pas des leurs, d'autant que vous plaisez à un milieu dit cultivé. Comment avez-vous vécu cette situation ?

À l'époque, je disais qu'il ne fallait pas prêcher des vaincus, qu'il fallait décrire une situation et s'adresser aussi aux autres. Avec IAM ou NTM, on n'avait pas le même style. Il y avait certainement une incompréhension. Mais c'était choisi. Dans une équipe de foot, on n'a pas besoin de huit numéros 10, il faut aussi un gardien. L'idée du rap, à l'époque, c'était qu'il fallait crier. Il parlait de l'urgence, des jeunes, de la violence. Mais on n'est pas obligé de le faire violemment. De toute façon, je n'avais pas la voix, je pesais 66 kg et je m'appelais Solaar ! On se considérait "radicool", radical mais cool. On pouvait faire des morceaux comme "La concubine de l'hémoglobine" ou même "Nouveau Western", qui parlent de choses dures, mais de manière plus cool.

Vous êtes-vous senti contraint par le qu'en-dira-t-on ?

Avant, oui. J'avais très, très, très peur parce que j'étais un exemple involontaire. On me disait : "C'est bien ce que vous faites, j'espère que mon fils va aller dans le droit chemin." J'avais toujours cela en tête.

Et maintenant ?

Non, les rappeurs sont nombreux aujourd'hui, les frappes sont diluées ! Le public a accès à beaucoup de musique par le *stream*, il est éduqué, il sait qu'il a le choix, entre du dur, du Orelsan, des artistes qui racontent la société. Ouf ! On n'est plus des prescripteurs. Dans les dix premières années, les gens écoutaient ce que disaient les rappeurs. La diversité artistique nous a enlevé ce rôle.

Comment écrivez-vous ?

À l'époque, je lisais les journaux et, chaque fois qu'un nouveau magazine sortait, j'achetais le numéro 1. J'ai pris beaucoup d'informations, mais sans le vouloir, dans la vie quotidienne, par le biais de lectures. Je suis saturé de mots. Quand j'ai envie d'écrire quelque chose, cela peut venir de n'importe où. Je me mets alors quelque part, et j'essaie d'écrire ce qui me passe par la tête. Tout ce que j'ai vu, ce que j'ai lu, ce que j'ai appris à l'école arrive sur la feuille. J'y arrive parce qu'il y a une musique, des mots, un swing, à l'intérieur, qui me fait avancer.

Écrivez-vous à la main ?

J'écris à 90 % à la main – et je perds beaucoup de notes ! J'ai des textes sur ordinateur, mais cela ne donne pas la même chose, parce qu'on a le temps de peser, de changer les mots. C'est mieux, mais c'est moins rigolo.

Vos textes sont à la fois poétiques et ludiques. Vous aimez jouer avec les mots...

C'est vrai. J'avais écouté Bobby Lapointe et Stellla quand j'étais au lycée et j'ai su, quand j'ai fait mes premiers albums, qu'on avait le droit de faire des jeux de mots de temps en temps.

Juliette Gréco vous appelait l'"horticulteur des mots"...

Oui, c'est un super compliment. Je me voyais en Miles Davis ! Juliette Gréco m'avait écouté et validé.

L'Académie française vous a aussi décerné la grande médaille de la chanson française...

La proposition était venue d'Hélène Carrère d'Encausse. Quand je l'ai rencontrée, il y a sept ou huit ans, elle m'a raconté le processus : elle avait défendu ma chanson "Caroline", il avait fallu un peu discuter quand même, mais cela a marché.